

*Heureux qui comme Ulysse
A fait un beau voyage
Heureux qui comme Ulysse
A vu cent paysages
Et puis a retrouvé après
Maintes traversées
Le pays des vertes allées
Du Bellay, Colpi, Brassens.*

« Pour l'heure, il faudrait donc imaginer que des colons orientaux, en petit nombre, ont quitté la péninsule anatolienne avec des souches biologiques animales et végétales. En différents lieux, ils auraient rencontré des populations locales au sein desquelles — ou à côté desquelles — ils se seraient installés. Ils auraient partagé leur expérience et implanté localement certaines souches. L'acculturation aurait été relativement rapide et la diffusion de la néolithisation opérée par des autochtones, migrants à leur tour. »

Anne Lehoërneff
Préhistoires d'Europe
Éditions, Belin, Paris, 2016.

« Ces bribes archéologiques, contribuent à souligner à quel point les communautés néolithiques d'Europe occidentale n'étaient en rien « plongées dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie » mais préfiguraient un monde rural qui nous est proche : des sociétés stratifiées en contact avec le vaste monde méditerranéen et alpin, un monde ouvert aux échanges et à la mobilité des personnes, des biens et des idées. »

Didier Binder,

Directeur de recherche CNRS

In « *Garibaldi, un chantier archéologique à la loupe* »

Musée d'archéologie Nice Cimiez

Éditions Nice-Musées, 2004

« Parmi les grands tournants de l'histoire humaine, celui qu'on a appelé la Révolution néolithique et l'un des plus déterminants : c'est le début des premières manipulations par notre espèce de son milieu naturel, directement à l'origine de sa puissance d'à présent. Analyser cette métamorphose, dans ses conditions et ses causes, est donc une démarche indispensable à qui s'intéresse au devenir de la civilisation. »

Jacques, Cauvin,

Naissance des divinités, naissance de l'agriculture.

CNRS Éditions, Paris, 1997.



Les îles du Vent

(Gallipoli-Lipari, Italie)

Dès que les premiers bourgeons sont éclos et que les premiers agneaux sont nés, nos pirogues sont vidées de leur eau pour être en état de marche, car nous décidons de devancer l'appel du large. Les provisions sont faites, nos adieux aussi. Malgré la fraîcheur, nous partons dès l'équinoxe du printemps. En longeant la côte vers le Nord à l'abri du vent, nous pagayons avec entrain. Puis les terres s'orientent vers le couchant et nous les suivons pendant une lune durant. Ensuite, la côte se dirige vers le Sud. Après quelques jours, nous la longeons d'abord vers le levant, puis elle bifurque à nouveau vers le Sud. Le temps est clément et se réchauffe.

Les jours s'égrènent, les uns après les autres et se ressemblent par la nécessité de vivre, boire, manger, se reposer et surtout : ramer... Lors des indispensables pauses, nous devenons chasseurs, pêcheurs ou, éventuellement, cueilleurs de baies et de légumes sauvages pour agrémenter nos repas. Néanmoins, nous en prenons plein les yeux, car la côte est sans cesse changeante, comme la vie marine. Nous croisons d'immenses cétacés

soufflant leur eau, avec la crainte qu'ils nous renversent, mais ils nous évitent et se jouent de nos barcasses si fragiles.

Quand nous contournons la pointe du continent, les jours sont au plus long et nos torses sont noircis par le soleil : c'est l'été. Au cours de ce trajet, nous n'avons guère trouvé de villages en activité, ce qui est une calamité, car notre réserve de grains est épuisée. Face à nous se dressent alors les immenses falaises d'une très grande île qui se resserre vers le Nord par un détroit avec le continent.

— Regardez, les amis ! dit Dimitrios : c'est la belle Sicilia !

Sur cette côte, on peut voir des fumées noires qui s'élèvent dans le ciel.

— Il y a des villages tout le long ! dit Antonios.

Le passage entre les deux masses montagneuses est impressionnant, d'autant que, vers le couchant, une immense montagne gronde et fume encore.

— Visez un peu ce monstre, c'est l'Etna, dit Dimitrios.

— Si près du volcan ! dis-je. Ils sont à la merci d'une éruption jaillissant dans le ciel !

— Ou d'une coulée de lave ! Sentez l'odeur des entrailles de la Terre ! dit Antonios.

Le spectacle de ce volcan gigantesque nous fait trembler et nous fascine en même temps. Face à la confrontation des trois éléments : la pierre, l'air et l'eau, on se sent minuscules.

— Que sommes-nous, faibles humains, devant la toute-puissance des éléments ? De ce feu qui vient des profondeurs et devient pierre au contact de l'air ou de l'eau ? me crie Efe qui rame à l'avant.

— Mais, ce qui anime cette matière, cette force invisible et mystérieuse ne nous habite-t-elle pas aussi ? je lui réponds. Mes larmes sont de l'eau, tout comme la mer ; ma colère explose parfois comme un volcan qui rugit ; mon esprit est aussi libre que l'air lorsqu'il est en paix.

— Tu as raison, nous avons la même puissance que les éléments, mais c'est à l'intérieur de nos esprits. Alors, pagayons sans crainte avec force et détermination !

Habités par la crainte des humeurs dévastatrices du volcan, nous devons lutter contre un fort courant venant du Nord pour dépasser le détroit en tête, afin d'accoster dans une crique suffisamment accueillante. Reprenant le cap du couchant, nous longeons une belle plage se terminant par une presqu'île qui se dresse vers le Nord. De ce promontoire on voit les volcans des îles du Vent émerger à l'horizon : Vulcano, Lipari, Stromboli. Une dernière halte et nous arriverons enfin au but.

Mais nous ne sommes pas seuls. Il y a déjà quatre ou cinq embarcations qui reposent au fond de la baie, nichées à l'abri du promontoire. Des foyers sont allumés, et l'astre commence à décliner au-dessus. Nous accostons en décalé des autres, tirons nos pirogues sur le sable et posons les pagaies à l'intérieur. Le temps de délasser nos muscles, nous plongeons avec délectation dans une eau cristalline d'un bleu turquoise, la joie est dans nos cœurs.

— Vous ne meniez pas large au passage du détroit, hein ? dit Dimitrios. C'est vrai que l'Etna est impressionnant, une véritable montagne plantée au bord de l'eau. C'est extraordinaire !

— Pas du tout, répond Efe. Tu sais que nous sommes de vrais marins, maintenant ! Tu nous guides, c'est vrai, mais n'es-tu jamais venu jusqu'à ces contrées ?

— Non, tu as raison ! J'ai pu vous guider grâce au récit des colporteurs à Kerkiria, qui avaient annoncé une très longue navigation. C'est peut-être aussi ce qui fait la valeur de la pierre noire : elle se mérite !

Pendant que Dimitrios s'approche des autres campements pour faire connaissance, nous assurons le nécessaire pour une nuit de repos. Je fais une corvée de bois pour le foyer que j'ai construit avec de gros galets trouvés sur la plage, tandis que les autres partent en chasse et en quête de nourriture fraîche avant la tombée de la nuit. Un peu plus tard, ils reviennent effectivement chargés de pétoncles et de moules ainsi que de poulpes de bonne taille.

— Bravo les gars, dis-je, voilà de bonnes prises ! Mais ce n'est pas tout, il va falloir les battre ! Comme chacun sait, le poulpe n'est mangeable qu'attendri en le frappant sur le rocher.

— On est au courant ! me répond Andréas en riant. Prépare les braises en attendant !

Pendant ce temps, Antonios est parti sur les taillis de la berge à la recherche de branchages susceptibles d'embrocher nos prises afin de les faire griller. Quand Dimitrios nous rejoint, il a l'air pensif. Nous mangeons silencieusement, bercés par le rythme lent du ressac pendant que l'astre descend du ciel pour se cacher derrière la presqu'île et que le feu crépite à nos pieds. Quand nous en avons terminé, il prend la parole.

— Les choses ne sont pas si simples, mes amis. Certes, on peut atteindre Lipari en une journée si le temps est beau. D'ailleurs,

dès qu'on aura dépassé la pointe, on le verra sans problème. La difficulté est : comment l'aborder ? Si j'ai bien compris ce que l'on m'a indiqué, les gisements les plus accessibles sont au Nord, vers le levant. Il y a bien une grande crique pour accoster, mais c'est là que tous les colporteurs s'arrêtent. Il y a quelques instants, j'en ai rencontré une dizaine qui devrait s'approvisionner en obsidienne dans une grande coulée. À Lipari, il faut d'abord briser la roche à coup de masse pour la prélever, car il y a très peu de petits noyaux. On devra y rester sans doute quelques jours, et à chaque fois nous abriter dans une crique un peu plus loin.

— Ne t'en fais pas trop ! je réponds. D'abord, on est en nombre, et ensuite, on verra sur place comment faire. On n'aura qu'à regarder comment les autres s'y prennent.

Dès l'aube le lendemain, nous suivons le convoi des pirogues qui se dirigent vers Lipari, droit devant. Quand le soleil est au plus haut, elle est là, toute proche. Après avoir longé la côte au levant, nous arrivons sur une éminence toute blanche dont les rochers affleurent en plateaux et forment des débarcadères. Ils ont été visiblement creusés par des tailleurs de pierre.

— On m'a dit d'accoster sur ces pierres ponces, dit Dimitrios. Vous voyez comme la matière est rugueuse. On s'en sert pour polir tout ce qu'on veut et c'est bien efficace.

— En attendant, je me râpe bien la corne de mes pieds ! dit Andréa en riant. Puis il se chausse avec ses mocassins en évitant bien de traîner avec.

D'autres barques accostent peu après. On se salue, mais froidement. Antonios reste en sentinelle pour garder nos affaires et s'assied devant notre embarcation. Nous avons vu qu'il en

était de même pour les autres. Puis, pioches à la main et sacs sur le dos, nous empruntons le chemin qui s'élève dans la blancheur en suivant les autres jusqu'à atteindre la plus grosse veine d'obsidienne que je n'avais jamais vue. Largement dégagée, mais compacte. Des hommes massifs la frappent à coup de maillets pour la faire éclater, pendant que d'autres ramassent précautionneusement les morceaux épars. Ils ont les jambes qui saignent, tailladées par les éclats, mais n'en ont que faire.

— Salut ! dit Dimitrios. Que les éléments soient avec vous !
Point de réponse.

Il s'approche d'eux pour discuter.

— T'as rien à foutre ici le levantin ! grogne un colosse à la tignasse brune, le front bas, au torse musclé habillé de peaux de chèvre. Ici c'est pour nous ! Ça fait dix ans que l'on trime sur cette carrière pour la distribuer dans les villages. Alors, pas touche ! Il s'avance vers Dimitrios d'un air menaçant, pioche en main.

— Mais la roche est à tout le monde, sauf les temples sacrés, bien sûr ! répondis-je. C'est comme la mer ou la terre, le poisson ou le gibier n'appartient à personne !

— Ouais, gringalet, mais pas ici ! C'est notre mine et gare à toi si tu y touches. Comme il fait un pas de plus les yeux haineux en nous menaçant sa masse entre les mains, je recule un peu en regagnant le chemin.

— Très bien, dans ces conditions, on s'en va ! répond Dimitrios, toujours diplomate. Et il tourne les talons et nous fait signe de nous retirer.

— Allons voir plus haut, dit-il.

Soufflants et suants, nous continuons le chemin qui grimpe afin d'explorer s'il y aurait des veines apparentes dans les hauteurs, jusqu'à ce qu'il se transforme en un sentier à peine visible au milieu des herbes qui piquent nos mollets. Efe nous appelle.

— Venez voir, par ici, il y a un filon !

Au pied d'un rocher en surplomb, le petit chemin à peine visible serpente entre des broussailles piquantes jusqu'à un endroit nettement plus dégagé que des tailleurs de pierre ont déjà fréquenté. Il y a même des éclats d'une assez belle taille qu'il ne reste plus qu'à ramasser par terre. Puis nous dégageons le filon et abattons nos masses dessus pour fendre la pierre qui se décroche.

Le soir même nous rejoignons la plage du Nord, pour échouer nos pirogues. Il y a une sorte de campement. Des hommes vont et viennent autour d'un grand feu. Il fait beau et la soirée s'annonce agréable. Malgré les regards noirs et suspicieux des autres équipages, un grand diable aux cheveux roux tenus en catogan et à la barbe demi-taillée nous interpelle.

— Eh, les gars, venez vous joindre à nous !

Apparemment, ils se connaissent tous et discutent dans la langue locale que nous commençons à peine de comprendre depuis Gallipoli. Mais, en complétant les paroles par les gestes, nous arrivons à communiquer. Seul Dimitrios est capable de soutenir la conversation. Le grand roux est habillé de peaux de chèvre bien souples et il semble de bonne humeur. On nous offre à boire une sorte de vin plutôt aigre qui a sans doute mal voyagé. De plus, on nous propose des galettes d'épeautre qu'il nous est impossible de refuser tellement nos ventres sont creux. Dans ces

circonstances, on ne va pas s'en plaindre. Assis en cercle, nous faisons plus ample connaissance.

— Je m'appelle Giovanni, dit-il. Cela fait bien dix ans que je circule dans cette mer, entre les îles et le continent. Nous faisons tous partie de la tribu des Sésiotés, un des grands peuples de la mer. Au début, je m'occupais surtout de la pierre noire qui était déjà très en vogue parmi les communautés installées sur la côte. Avec l'expérience, j'en connais maintenant le moindre recoin jusqu'à la péninsule ibérique, qui se trouve très loin d'ici au couchant. J'ai piloté des clans entiers qui cherchaient de nouvelles terres où s'installer. Ils embarquaient veaux, cochons, chèvres et moutons sur des radeaux de bois et de cannes.

— Giovanni, il faudrait que tu nous racontes la côte le long du continent, dis-je. S'il y a d'autres villages qui se sont installés, nous pourrions avancer tout en négociant nos pierres avant que la belle saison ne s'arrête.

— Ouais, si tu veux, jeune homme. Mais dans le troc des pierres, il y a une forte concurrence qui peut aller jusqu'à l'excès. Sache-le bien : tu risques ta vie. Cette fascination pour la pierre noire peut rendre les gens fous. Ces gens-là feront tout pour en obtenir. Car, pour peu que tu en possèdes et que tu saches la transformer, elle te donne un prestige et un pouvoir que tu n'imagines même pas ! Cette roche vient du fond de la terre, où elle est en feu. Certains croient qu'en se l'appropriant, ils en posséderont les vertus, son pouvoir et sa puissance. Si tu ne fais pas gaffe, elle te brûlera les doigts ! C'est pour cette raison que nous préférons la transformer le plus vite possible. Parce qu'à ce moment-là, la pierre devient un objet dont l'utilité lui fait perdre un peu de son mystère, mais qui gagne en prestige.

— Merci de nous avertir ! dis-je. Ce que tu racontes est bien connu dans le levant d'où je viens. Et je peux te dire que des gens mal intentionnés, j'en ai bien connu ! Je sais que cela existe. À partir du moment où ils sont sans toit, ni loi, qu'ils ont transgressé toutes les lois de leur clan, ils deviennent des bannis. Alors, leur rancœur peut se transformer en violence. Et pour peu qu'ils aient une miette de pouvoir, ils s'en servent pour dominer les autres ! Mais on ne peut pas laisser faire ces gens-là, parce qu'ils seraient capables d'éteindre leur propre clan.

— Je vous aurai prévenu, répond Giovanni. Attention aux mauvaises rencontres ! Si vous fabriquez de beaux poignards, des racloirs, des pointes de flèches ou tout autre objet, ils auront encore plus de valeur. Et de les voler évite aux gros feignants d'avoir à le faire par eux-mêmes, c'est bien plus facile. Nos contrées sont encore sauvages alors qu'au levant, les tribus ont établi des règles pour vivre ensemble. Et ici, certains aventuriers aimeraient bien imposer les leurs : la loi du plus fort ! En lieu et place de celle du village.

— Merci de tes conseils, dit Dimitrios. Si je te comprends bien, on peut considérer qu'on risque plus la mort face à certains hommes, que de braver les dangers des éléments de la nature.

— C'est tout à fait ce que je pense, crois-en mon expérience ! Parfois, tu n'as pas le temps de te retourner que c'est trop tard. Adieu la vie !

— Alors, trinquons ! dit-il en levant son gobelet. À la vie !

Nous levons tous nos récipients et avalons son contenu. Puis nous revenons à notre campement pour y passer la nuit.

Le lendemain, l'astre s'est levé depuis longtemps quand nous nous éveillons.

— Oh, j'ai la tête bien lourde ce matin, dit Efe.

— Tu n'es pas le seul, répond Dimitrios.

— Moi aussi, dis-je. C'est peut-être être ce vin aigre que nous avons bu hier soir. Il me rappelle un peu celui des festivités de mon enfance.

— Regardez, il n'y a plus que nous sur la plage ! s'exclame Antonios.

Effectivement, toutes les barques ont disparu, plus une en vue, même au plus loin de l'horizon.

— Et au revoir nos obsidiennes aussi ! dit Efe. Tous nos sacs se sont envolés !

— Ah, les salauds ! je m'écrie. Ils nous ont drogués avec leur vin frelaté, à moins que ce soit les galettes qu'ils ont farcies de pavot pour nous endormir !

— Qu'est-ce qu'on fait ? dit Antonios. Les poursuivre est impossible, car nous ne connaissons pas leur destination. De plus, nous risquons la bagarre et nous ne sommes que quatre !

— Il faut retourner à Lipari et refaire le plein de pierres, répond Dimitrios. C'est fatigant, on va perdre un peu de temps à recoudre des sacs avec nos peaux, mais plus facile, car il n'y aura que nous pour tailler la grosse veine. Alors, pas d'autres solutions que d'y retourner !

Trois jours plus tard, nos sacs sont remplis d'obsidienne et nous quittons Lipari. Nous regagnons Sicilia le soir même pour bivouaquer et nous ravitailler. Sous la menace grondante de la montagne de feu, la végétation est dense et prospère. Sans doute que cette roche en devenant terre est fertile. À défaut de graminées, elle voit pousser tout ce qui est possible. Dans ce jardin d'été, nous n'avons plus qu'à nous servir et nous abreuver

aux ruisseaux qui s'écoulent de la montagne. Un jeune sanglier est notre première victime. Une fois dépouillé, nous le cuisons, puis le fumons un jour et une nuit. Avec des gens de passage, nous avons pu négocier quelques galettes de seigle contre un peu d'obsidiennes, tandis que Antonios et Dimitrios préparent du poisson frais aromatisé au romarin. Après cette courte halte qui nous a permis de nous requinquer un peu, nous décidons de rejoindre le continent et de suivre la côte en allant vers le Nord. Comme nous l'avait signalé Giovanni, peu de colonies s'y sont installées. Soudain, les grondements de l'Etna s'amplifient et il commence à tonner. Le sommet dégage de fortes vapeurs nauséabondes, puis il crache du feu, des cendres et des pierres. Une coulée de lave régurgite de son cratère et, comme une soupe au bouillon, le déborde et se met à couler lentement vers la mer. La lave se solidifie au contact de l'air et du sol, brûlant tout sur son passage. Les buissons et les arbres prennent feu à leur tour.

Nous sommes fascinés par ce spectacle de fin du monde. Peu après, des pierres et des cendres nous tombent dessus. La peur au ventre, nous ramassons au plus vite nos affaires et nos réserves. Jamais l'embarcation n'a été aussi rapide pour fuir vers le continent sur une mer d'huile, car le temps est encore au calme en cette fin de saison. Il était temps, car, dès que la lave atteint la mer, une épaisse fumée surgit et nous poursuit une partie du chemin. Repoussant l'eau, la lave provoque une énorme vague qui inexorablement se dirige vers nos embarcations.

— Attention à vous ! crie Dimitrios. Une déferlante arrive droit sur nous ! Positionnez-vous en arrière toute !

À cet instant, la vague soulève nos pirogues, mais nous arrivons quand même à les maintenir à flot.

Une fois à bonne distance, nous nous retournons, subjugués et terrifiés par le spectacle des forces de la nature qui s'affrontent en un seul lieu : terre, feu et mer, donnant la preuve s'il en fallait que, même entre eux, les éléments sont capables de s'affronter et de se détruire. Le rapport de force n'est donc pas seulement humain, puisqu'il domine la nature.

Les Nymphes

(Napoli-Vésuvio, Italie)

Après une lunaison complète de voyage sans encombre ni rencontre, mis à part celle de nos amis fidèles, les dauphins, nous accostons enfin dans une magnifique baie gardée par de petites îles très escarpées. La côte forme comme deux pinces de crabe prêtes à les attraper. En face de nous un immense cône volcanique dresse sa tête dans un nuage. La beauté soudaine du paysage est imposante. D'autant que la mer enserrée par les terres est lisse comme un lac où se reflète toute la gamme des couleurs de l'astre lorsqu'il se couche. Nous avons l'impression de glisser dessus. Chaque coup de pagaie est une caresse à sa surface. C'est nous qui formons les vagues qui s'éloignent de notre sillage pour se perdre au loin, invisibles. La mer est douce, cette fois-ci, et se laisse faire à la main de l'homme. Grisés par la vitesse, nous nous dirigeons vers l'anse la plus au couchant, qui est visiblement fendue par un cours d'eau. On voit s'élever les fumées annonciatrices d'une présence humaine. Nos torsos sont caressés par l'air chaud produit par notre déplacement. Nous ne

sentons même plus nos muscles et sommes heureux d'arriver en ce lieu que Giovanni avait nommé Vésuvio.

Un léger vent de terre souffle à nos oreilles un chant mélodieux qu'il transporte. Des voix féminines s'entrecroisent en autant de paroles inextinguibles parfois accompagnées de musique. En nous approchant du bord, il devient plus précis, plus charmant, plus intrigant. Au Nord, la barre rocheuse déchiquetée est chargée de débris de toutes sortes : radeaux déchirés, poteries éclatées, pirogues éventrées. Qu'en penser ? Tout est calme par ailleurs.

Près de l'embouchure du cours d'eau, quelques embarcations sont avachies sur la grève et une sorte de torrent descend impétueusement de la montagne. Les habitations sont adossées à l'abri d'un promontoire. Il y en a plusieurs dizaines, sans compter celles qui sont construites en amont, en appui sur les murettes qui délimitent les pacages pour les animaux. Ce sont des sortes de huttes circulaires entourées de pierres et de galets. Sur les fondations de pierre, des rondins s'appuient, formant un cône sur un plus gros tronc central. Elles sont couvertes de branchages et de fagots de végétaux séchés comme de la paille. Leur foyer est à l'extérieur et des peaux d'animaux sont tendues au soleil sur des supports de bois fixés au sol. On dirait des dépouilles de bœuf ou de cerfs. Ce soir, les habitants vont et viennent et préparent leur repas en famille, séparément. À première vue, personne ne fait attention à notre débarquement. Nous faisons alors comme d'habitude en préparant un bivouac à côté de nos pirogues, à l'extrémité de la jetée naturelle qui pointe vers une île. Après un frugal repas, la fatigue nous prend et nous tombons dans un sommeil profond.

J'entends une douce voix bien connue qui m'appelle : *Enki... Enki... Que fais-tu ? Je me languis de toi.* Puis je vois Elif s'approcher de moi et je sens comme un souffle sur ma joue.

— Alors, Enki, on se repose, il y a pourtant bien des choses à faire non ? À commencer par tailler les pierres comme ma mère t'a appris.

— Elif ! Que fais-tu ici ? Incroyable ! Je ne t'ai pas vue depuis si longtemps ! Et pourtant, j'ai l'impression que c'était hier.

— C'est de ta faute, il ne fallait pas partir comme un voleur ! Les choses se seraient bien arrangées ! Mais tu étais trop jeune. Tu n'étais pas prêt à te fixer. Tant pis. Du moment que je reste dans tes pensées, c'est ce qui compte le plus. Tu as découvert l'amour entre mes bras, un amour de jeunesse, celui qui marque, mais aussi celui qui passe...

Puis, elle disparaît dans la nuit tandis qu'une autre forme prend sa place.

— Tu sais, Enki, la mort sépare, mais elle peut aussi nous lier, dit Sarah.

— Sarah, que fais-tu ici ? dis-je. Notre pacte est-il rompu ? Je ne t'oublie pas, tu sais. Mais...

— Pas de regrets Enki, tu n'as pas le même destin que moi. Dommage parce que je t'aimais tant. Mais avec le clan, ce n'était pas possible. Alors, découvre ce qu'est la vie ! Au revoir...

J'entends alors le crissement de ses pas sur les galets de la plage et me réveille. Une silhouette féminine s'éloigne furtivement dans la nuit en courant. Je me lève et la poursuis, mais ne puis la rattraper. L'obscurité est presque totale. Pas de bruit.

C'est alors seulement que je réalise que ce n'était qu'un songe, celui de mes amours perdues, mais pas oubliées. De celles qui ont marqué ma vie. Impossible de dormir. Les réminiscences de mon passé avec elle remontent à la surface, inondent mes pensées chargées de regrets. Malgré les ronflements de mes compagnons de route à mes côtés, je me sens soudain seul, terriblement seul. Je revois le visage souriant de ma mère penchée sur son ouvrage, me regardant avec tendresse et inquiétude à la fois. Puis la force tranquille de mon grand-père, s'appuyant sur sa lance et m'appelant : « Tu viens Enki, on va voir les agneaux qui naissent ! » Et moi, qui cours, virevoltant sur le chemin.

— Attention à la falaise, ne va pas trop loin, sinon tu vas tomber !

Tout cela me semble bien loin tout en étant présent dans mes pensées.

« C'est le lot de l'aventure, me dis-je intérieurement. Aller de l'avant, découvrir de nouveaux mondes, c'est bien excitant quand même. La contrepartie est la nostalgie du lieu où l'on est né et que l'on a dû quitter. Mais, je n'avais guère le choix, alors mon esprit est à la peine. »

Après le réveil, nos ablutions marines et un léger en-cas, nous allons à la rencontre de cette communauté. Nous croisons des gens de tous âges qui nous saluent tout en vaquant tranquillement à leurs occupations. On entend au loin bêler le troupeau de brebis. Les enfants nous dévisagent comme des bêtes curieuses. Pourtant, ils connaissent bien les marins de passage. Ils nous suivent en braillant on ne sait quoi, en imitant la démarche chaloupée de ceux qui descendent des esquifs. Tout

ce brouhaha fait inévitablement tourner la tête des artisans du tissage, des tanneurs et des potiers restés sur place. Nous suivons alors un chemin qui s'enfonce tout droit entre les pacages sous les aboiements des chiens qui suivent le cortège à leur tour. Ils viennent nous renifler, puis s'en retournent en remuant la queue. Nous arrivons à une vaste place aplanie et bornée par des pierres levées entre les amandiers.

Au-delà, un premier champ de légumes s'étend le long du petit fleuve vers la plaine. Puis on en voit d'autres qui sont moissonnés, hérissés de paillons s'étalant presque jusqu'au pied de l'immense cône volcanique. Sur l'autre rive, des enclos en pierre délimitent à hauteur d'homme les espaces réservés aux bovins afin de les protéger d'éventuels prédateurs. Au loin, la forêt s'étend à perte de vue. Derrière cette aire bien dégagée, une grande maison en bois, torchis et chaume s'élève en appui sur les rochers alignés en un mur de soubassement. Le toit dépasse d'un côté, formant un grand auvent pouvant servir d'abri. Au loin, le Vésuvio domine calmement la plaine. Nous sommes en terrain connu, me semble-t-il, un village de paysans.

Devant la maison, on entend les voix, devenues toutes proches à présent. Celles d'un chant, grêle et délicat tout d'abord, puis qui s'amplifie, se module et se répète ensuite. Nous restons immobiles, intrigués et attentifs. Une voix féminine, si aiguë que l'on croirait celle d'un enfant. Puis, à celle-ci s'adjoint une autre, qui reprend la mélodie et, pour finir, les deux s'entrelacent pour s'unir en chœur avec une troisième plus basse. Ensuite, les voix se taisent. Nous n'avons jamais encore entendu une chose pareille. Comme si les voix allaient directement à nos esprits, produisant d'étranges sentiments. C'est alors que la flûte

reprend la mélodie, dans le même ton. Elle perfore nos tympan, et nous paralyse sur place. Pas de bois frappé ici, mais un autre son venant d'un instrument inconnu se fait entendre comme des gouttes d'eau qui s'égrènent dans une grotte sur une vasque. Un autre enchantement pour nos sens. Enfin, les voix s'élèvent à nouveau, comme un appel à l'autre, dans la langue d'ici, si mélodique. Nous sommes stupéfaits par tant de grâce.

— D'où proviennent ces voix enchanteresses ? Demande Dimitrios dans la langue du continent au plus grand des enfants qui s'appelle Daniele.

— Mais ce sont nos prêtresses, répond-il, les trois jeunes filles encore vierges. Toutes les lunes, nous allons avec elles prier pour que les cultures soient bonnes et, surtout, que le Vésuvio continue de dormir. Depuis très longtemps, il n'y a pas eu d'éruption, alors on prie pour qu'il nous entende et les vierges chantent pour nous tous. Leur virginité est la garantie que le ventre de la terre ne crache pas ses feux. Ainsi, elles sont taboues : nul homme ne peut les en approcher. Si c'était le cas, toute la tribu le pourchasserait et le tuerait en sacrifice au volcan.

— Peut-on les voir ? demande Efe, encore sous le charme des mélodies.

— Certainement, à la prochaine pleine lune, ce sera le moment de leur sortie. Pour le moment, elles répètent le chant pour la cérémonie.

— Comment s'appellent-elles ?

— Elles se nomment Bianca, Chiara et Virginia. Ce sont trois sœurs, mais pas du même père.

— Holà ! Il y a quelqu'un ? dit Antonios. Il s'avance bravement vers l'entrée de la grande maison.

— Arrête-toi, étranger ! dit une voix derrière nous.

Un grand homme aux cheveux clairs, entièrement armé, est prêt à lancer son javelot en direction de notre camarade.

— Un pas de plus et je te transperce. Tu n’as pas entendu ce que t’a dit Daniele : elles sont taboues !

— Pardon, s’excuse l’imprudent, je ne pensais pas à mal.

Il recule prudemment de l’habitation pour nous rejoindre. L’homme baisse son arme avec le bras, mais il la maintient dans notre direction.

— D’où venez-vous étrangers, que faites-vous ici ? demande-t-il.

— Salut à toi ! dit Dimitrios. Que les éléments soient avec toi ! Nous sommes des voyageurs de passage et nous souhaitons faire halte par ici. Nous venons de très loin, au levant, et nous avons besoin de nous reposer et de nous approvisionner.

— En arrivant, nous sommes tombés sous le charme du chant des jeunes filles de cette maison. Je n’ai jamais entendu de musique aussi belle ! dis-je.

— Si vos intentions sont bonnes, il n’y a pas de problème, dit l’homme en baissant son javelot. Il est interdit d’entrer dans cette maison pour ne pas perturber leur chant. Pour nous, elles sont sacrées. Je m’appelle Giacomo. Je viens des terres du Nord et je suis le gardien de ces demoiselles. C’est à cette condition que j’ai pu m’installer dans ce village depuis des années. J’y ai fondé une famille et mon petit garçon est là-bas parmi cette marmaille. Et il montre du doigt une frimousse espiègle, pas très propre, entourée de boucles blondes qui pouffe de rire en se trémoussant. C’est lui qui m’a prévenu de votre arrivée.

Retournez donc vers le village faire vos emplettes. Demain, vous direz au conseil ce que vous comptez faire.

Derrière l'imposante stature du gardien, les trois jeunes filles sortent de la maison sous l'auvent et nous dévisagent intensément. Les vierges ne sont plus pubères depuis longtemps, car elles sont apparemment très bien formées. Bianca est grande, longiligne et blonde. Ses longs cheveux suivent les ondulations du vent, ce qui dévoile une poitrine à peine masquée par un caraco en peau de biche et un long vêtement lui couvre le bas du corps. Des yeux bleus au regard troublant illuminent un grand front et un nez droit. Elle porte un collier de coquillages rares, comme des cônes et de petites porcelaines blanches. Ses bras ondulent encore de la dernière danse. Chiara est rousse, de taille moyenne. Un corps gracieux à la peau laiteuse. Elle a un air farouche avec ses yeux verts. Ses cheveux en broussaille sont coupés en couronne qui surmonte un visage chargé de taches de rousseur. Vêtue plus court, elle joue de la flûte aisément et sautille devant nous. Elle porte un collier de dents d'ours et un poignard d'obsidienne dans son fourreau pend à sa ceinture. Virginia est brune aux cheveux noirs tressés. Plus petite, mais bien proportionnée, sa peau est brune comme ses yeux perçants pleins de malice. Elle a de grandes lèvres bien dessinées. Son nez est petit et légèrement courbe. Elle a une jupe et un caraco de chèvre d'un blanc éclatant. Elle porte un collier en perles de pierres blanches et des dents de cerfs, avec un pendentif vert.

Nous restons un moment comme suspendus par tant de grâce, stupéfaits par une telle apparition. Devant notre air ahuri, Giacomo se retourne et rit de bon cœur. Les jeunes filles en

profitent pour faire les mijaurées, avec force clins d'œil et poses coquines.

— Laisse-les donc venir ! dit Chiara d'une voix grave. Ils sont tout beaux, ces jeunes marins musclés qui viennent de loin ! On peut les accueillir à notre manière !

— Il suffit, bande de chipies ! dit Giacomo. Vous n'avez pas honte d'allumer le chaland. Quand même, un peu de divinités, vous êtes sacrées !

— Ouh ! Giacomo, t'es pas marrant, espèce de rabat-joie, pour une fois qu'on peut s'amuser ! Hi hi hi ! crie Virginia dans les aigus.

Quant à Chiara, elle se contente de jouer quelques trilles de sa flûte. Puis elles rentrent chez elles dans un brouhaha de petits cris et de rires.

— Ne vous en faites pas, elles font toujours leur effet, surtout aux inconnus ! dit-il. Mais, vous verrez, on s'y fait à la longue. Elles sont attirantes, facétieuses et séductrices. Bien des hommes en sont tombés fous amoureux, mais, comme elles se savent intouchables, elles en profitent pour en rajouter et faire des manières. Nombreux sont ceux qui ont perdu le contrôle de leurs embarcations en écoutant leur chant par jour de tempête. Elles se sont fracassées sur les rochers et se ils sont noyés.

Le soir même, le conseil nous accueille les yeux froncés et les oreilles tendues. Tandis que nous racontons notre périple, lorsqu'il est question de pierre noire, les mêmes yeux brillent d'intérêt. Ils sont finalement d'accord pour un échange de nourriture et de vêtements contre des pierres transformées en lames et en couteaux pour les usages sacrés. Par précaution, Efe est resté en garde auprès de nos pirogues.